

SYNDROME DU POSTEXCEPTIONNALISME: NOUVELLE GUERRE FROIDE OU SYMPTÔMES DE GUÉRISON ?



ANTON FEDYASHIN *

Nous n'assistons pas à une nouvelle guerre froide. En revanche, la guerre froide originelle est entrée dans son ultime phase. En 1917, la Russie et les États-Unis forgeaient leurs identités nationales respectives en opposant leurs visions du monde. Un siècle plus tard, il convient de réévaluer les dangers que présentent le messianisme et l'exceptionnalisme.

Des messianismes issus de la guerre

Sans la révolution de Février 1917 (celle-là même qui renversa la dynastie des Romanov), Woodrow Wilson n'aurait jamais dépeint la Grande Guerre comme une lutte opposant des « peuples libres de choisir leurs dirigeants » au « pouvoir autocrate et égoïste », pas plus qu'il n'aurait pu promettre de « faire du monde un endroit sûr pour la démocratie »¹. Car ce qui alimentait les passions populaires en août 1914, ce n'était pas tant la notion de démocratie qu'un

* AMERICAN UNIVERSITY, WASHINGTON, DC.

¹ Woodrow Wilson, « Making the World "Safe for Democracy" » : Woodrow Wilson *Asks for War*, < <http://historymatters.gmu.edu/d/4943/>>, consulté le 22 novembre 2016.

enchevêtrement de patriotisme, de nationalisme, d'impérialisme et d'alliances dynastiques.

Lors de son discours de la gare de Finlande à Petrograd le 6 avril 1917, Lénine dénonça la Grande Guerre comme un conflit « de prédateurs impérialistes » et en appela à une série de révolutions qui conduiraient à une « Internationale communiste » qui permettrait aux travailleurs et aux paysans de prendre le pouvoir².

Ces deux visions messianiques, bien qu'élaborées aux antipodes, furent présentées à quelques jours d'intervalle l'une de l'autre. Elles avaient pour but de décentrer la géopolitique du moment, alors exclusivement européenne. Dès lors, le vingtième siècle fut marqué par la compétition que les deux pays se livrèrent pour parvenir à imposer leur vision du monde.

Deux visions de la modernisation

46 La rhétorique de Wilson avait créé de fortes attentes. Mais celles-ci furent doublement trahies. Tout d'abord, les mandats coloniaux européens de l'après-Grande Guerre furent rétablis avec l'aval des États-Unis. Par ailleurs, Washington ne put s'empêcher de s'immiscer dans les choix politiques opérés en Amérique latine. La *realpolitik* et les intérêts commerciaux des États-Unis prirent le pas sur la rhétorique messianique de Wilson, largement éclipsée lors des années 1920. Dans ce même temps, une vague de soulèvements populaires déferlait de la Bavière à la Chine. Les gauches avaient alors le vent en poupe et de nombreux partis communistes virent le jour. L'ennemi du peuple, selon le Comintern, ce n'étaient plus la guerre et ses tranchées, mais l'impérialisme capitaliste. Les lignes de front n'étaient plus que des conflits passés, les nouveaux combats seraient à mener contre un ennemi d'envergure mondiale, puissant et protéiforme. Définir l'ennemi, l'identifier, sensibiliser les opinions publiques, là se situait le nouvel arsenal.

Lors de l'entre-deux-guerres, les débats politiques le long du clivage habituel (droite-gauche) en Occident furent intenses. Il n'en reste pas moins que tous les régimes occidentaux avaient en partage la même visée : une modernisation socio-économique. En effet, les

² Vladimir Ilyich Lenin, « The Tasks of the Proletariat in the Present Revolution », < <https://www.marxists.org/archive/lenin/works/1917/apr/04.htm> >, consulté le 22 novembre 2016.

NOUVELLE GUERRE FROIDE OU SYMPTÔMES DE GUÉRISON?

débats sur « l'américanisation » lors des années 1920 portaient sur les changements sociaux qu'engendraient la technologie de pointe, le capitalisme industriel et la consommation de masse, et non sur la liberté et la démocratie.

Lors de cet âge d'or de la publicité, le consommateur n'était plus perçu comme un *homo sapiens*. Walter Lipmann, dès 1922, remplaçait cette notion par celle de stéréotype³.

Alors que la science politique de l'époque entrait dans une phase comportementaliste, l'Union soviétique faisait l'expérience d'une modernisation socio-économique entièrement menée par l'État. Pour les politologues, il y avait là un phénomène nouveau, digne d'analyse, voire d'imitation. Pendant ce temps, aux États-Unis, la prohibition allait déclencher crimes et corruption en série. Al Capone allait profondément modifier l'image des États-Unis, qui ne pouvaient plus se targuer d'être « les sauveurs du monde », comme l'avait formulé Wilson. L'intérêt pour le premier plan quinquennal de Staline était d'autant plus grand que l'Amérique était plongée dans la pire dépression de son histoire. *The Encyclopedia of the Social Sciences*, véritable ouvrage de référence en sciences sociales lors des années 1930, citait l'Union soviétique en exemple dans des dizaines d'articles aussi divers que variés (agriculture, normes de sécurité industrielle, alphabétisation, formation professionnelle).

La dimension anthropophage du capitalisme américain rendait caduque l'image du peuple élu. En revanche, grâce à Staline (et son « socialisme dans un seul pays »), la politique étrangère de l'Union soviétique était perçue comme non messianique, non agressive et non-dogmatique. Bien que fondamentalement à l'opposé l'un de l'autre, les États-Unis et l'Union soviétique établirent une relation de curiosité mutuelle et de coexistence pacifique. Mais ceci n'allait pas durer.

La guerre comme déclencheur

Selon Henry Luce, influent éditorialiste et éditeur en chef des magazines *Time* et *Life*, la Seconde Guerre mondiale fut l'élément déclencheur d'un nouvel ordre mondial. Luce publia en février 1941 (c'est-à-dire avant l'entrée en guerre des États-Unis), un article intitulé « Le Siècle américain ». Il y dénotait un paradoxe majeur :

³Walter Lippmann, *Public Opinion* (1922).

d'une part, les États-Unis jouissaient d'une puissance sans cesse grandissante, mais d'autre part, ils étaient réticents à l'idée d'en faire usage.

L'article commençait ainsi : « Nous autres, Américains, sommes malheureux. [...] Nous sommes stressés, déprimés ou apathiques. L'état du monde nous laisse dans l'embarras, et nous ne savons que faire »⁴. Pour guérir ce vague à l'âme face à la situation internationale, il proposait d'abandonner les choix opérés par Franklin Roosevelt. Selon Luce, l'Amérique se devait de ne plus (se) mentir et d'abandonner les « doctrines socialistes et les tendances au collectivisme ». Elle devait se défaire de « l'illusion d'un internationalisme collectif »⁵ et embrasser un nouveau rôle : celui de « la nation la plus vitale au monde », chargée d'un « ordre moral international ». En bref, elle devait se doter d'un internationalisme *américain*⁶. Les États-Unis détenaient un réel pouvoir et le temps était venu d'en faire usage. Pour Luce, le siècle américain serait celui d'un exceptionnalisme et d'un messianisme d'une nouvelle espèce, message qui ne demandait qu'à ressurgir des cendres de la guerre.

48

Un monde bipolaire

Il ne fut pas aisé de convaincre le Congrès (qui était alors conservateur, républicain, isolationniste et peu enclin à la dépense) de la nécessité de financer le plan d'aide internationale le plus conséquent de toute l'histoire des États-Unis. Mais grâce à ses qualités d'homme d'État, Harry Truman parvint à faire voter le plan Marshall. Par ailleurs, en 1946, Truman fut impitoyable avec les grévistes. Originaire du Midwest, le président parlait un langage que l'Américain moyen pouvait aisément comprendre. Le monde était binaire : il y avait d'une part les forces du bien et de l'autre celles du mal. La lumière s'opposait à l'obscurité, et la liberté à la tyrannie. Pour les Américains, son messianisme manichéen faisait de la géopolitique une expérience transcendante et existentielle.

En réalité, les intérêts soviétiques de l'après-Seconde Guerre mondiale visaient à créer une zone tampon autour de l'Union

⁴ Henry Luce, *The American Century* (New York, Toronto : Farrar & Rinehart, Inc, 1941), 3.

⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁶ *Ibid.*, p. 26.

soviétique. Lorsque Staline et Churchill se partageaient l'Europe de l'Est en sphères d'influence (voir les « accords sur les Balkans » de 1944), l'URSS, tout comme la Grande-Bretagne, raisonnaient en termes de grande puissance. Mais le « long télégramme » de George Kennan ne s'embarrassait pas de telles subtilités et dépeignait un monde dans lequel l'Union soviétique étendrait sa sphère d'influence jusqu'à ce qu'elle rencontre une puissance adverse aussi déterminée. Selon Kennan, l'URSS constituait « une force politique d'un tel fanatisme que jamais aucun accord avec les États-Unis ne serait possible »⁷. Le moralisme qui sous-tendait la stratégie d'endiguement américaine de l'époque confondait deux choses : il y avait bien une indéniable brutalité des politiques soviétiques en Europe de l'Est. Mais la zone tampon que Moscou souhaitait créer était purement sécuritaire.

Pour Truman, qui ne pensait la géopolitique qu'en termes manichéens, s'engager dans la guerre de Corée (qui scinda le pays en deux le long du 38^e parallèle) signifiait faire barrage au communisme. Pour le peuple coréen, il s'agissait bien moins d'une idéologie et bien plus d'une guerre d'indépendance face à ceux qui avaient jadis collaboré avec l'envahisseur japonais. Henry Wallace prédisait qu'une telle erreur d'interprétation de la part des États-Unis était dangereuse et qu'ils « perdraient systématiquement la bataille sur le continent asiatique tant qu'ils se rangeraient aux côtés des régimes féodaux où les propriétaires terriens et les usuriers exploitent le peuple. Tant qu'elle aide le peuple à se défaire de ses anciens agresseurs, la Russie détient une arme autrement plus puissante »⁸. Bien que Staline ait été dans un premier temps réticent à l'idée de mener une guerre en Corée, la victoire de Mao en Chine lui fit changer d'avis. En soutenant Kim Il Sung, Staline obligeait l'Amérique à détourner son attention, jusqu'alors exclusivement concentrée sur l'Europe de l'Est et Berlin. Mais Washington projeta sa propre vision messianique sur les projets que Moscou formait pour l'Eurasie.

⁷ George Kennan, « The Long Telegram » in *Origins of the Cold War: The Novikov, Kennan, and Roberts "Long Telegrams" of 1946*, édition révisée (Washington, DC : United States Institute of Peace, 2001), 28.

⁸ Oliver Stone and Peter Kuznick, *The Untold History of the United States* (New York : Gallery Books, 2012), 251.

La renaissance du messianisme soviétique

Le fait que le communisme puisse exercer un tel pouvoir d'attraction stupéfia l'*establishment* politique aux États-Unis, dont le point de vue sur le monde était invariablement moral et manichéen. Pour eux, une personne normalement constituée ne pouvait, de son plein gré, accepter le communisme (à moins d'avoir subi un lavage de cerveau). En refusant de le prendre au sérieux, l'*establishment* refusait également d'analyser le communisme pour ce qu'il était (à savoir un cri de ralliement pour les maux socio-économiques et géopolitiques des dominés) et manquait à son devoir de faire des contre-propositions politiques.

50

En guise de lavage de cerveau, il y avait entre les superpuissances à l'époque une relation bien plus terre à terre. Après la mort de Staline, Moscou atteignit ses objectifs géopolitiques en Finlande, en Autriche et en Yougoslavie, sans pour autant entrer en conflit avec le bloc occidental. Khrouchtchev, au travers de sa « coexistence pacifique », prônait « la satisfaction des besoins de l'homme, de la meilleure manière qu'il soit »⁹. Lorsque Moscou adoptait à son tour un consumérisme et une compétition scientifique et industrielle non belligérante, il y avait là une certaine forme de messianisme technologique, qui visait à co-opter les mouvements d'indépendance du tiers-monde. Les avancées soviétiques dans le domaine spatial avaient pour mission de montrer que la voie de la modernité empruntée par l'Union soviétique était supérieure à celle des États-Unis.

Le véritable impact de la mise sur orbite du satellite Spoutnik en octobre 1957 fut sa symbolique dans les pays du tiers-monde. Un mois plus tôt, à Little Rock (dans l'État de l'Arkansas, aux États-Unis), des membres de la 101^e division aéroportée durent escorter des étudiants de couleur dans une école de leur propre pays. Pour les Soviétiques, c'était la preuve que le progrès américain était exclusivement matériel et qu'il masquait des tensions socio-économiques et raciales bien plus profondes. Lorsque les Blancs de l'Arkansas scandèrent des slogans de type « la mixité raciale, c'est le communisme », cela ne fit que renforcer l'aura de l'URSS

⁹ Nikita S. Khrouchtchev, « On Peaceful Coexistence, » *Foreign Affairs*, vol. 38, n° 1, octobre 1959, 4.

NOUVELLE GUERRE FROIDE OU SYMPTÔMES DE GUÉRISON?

sur le plan international. Dans la vision soviétique, il ne pouvait y avoir de progrès raciste.

On ne peut que s'imaginer ce que signifiait vivre en Occident à la fin des années 1950, en tant que spectateur d'une guerre froide qui s'acheminait lentement vers une victoire soviétique. Henry Kissinger, alors professeur des universités, sonnait l'alerte : les États-Unis étaient en train de perdre la partie, car le jeu avait sensiblement changé. Il ne s'agissait plus tant « d'un effort pour ériger des barrières défensives qu'une compétition dont la visée était l'allégeance de l'humanité »¹⁰. Il soutenait que « les tactiques flexibles et le but inflexible » de Moscou produisaient « des victoires idéologiques et géopolitiques partout à travers le monde »¹¹.

Le 12 avril 1961, Youri Gagarine fut le premier homme à effectuer un vol spatial. Cette victoire soviétique intervint quelques jours avant l'invasion de la baie des Cochons, débâcle totale pour l'hyperpuissance américaine, incapable d'imposer sa volonté sur une petite île des Caraïbes. Pour le tiers-monde, les exploits soviétiques et leur soutien aux indépendances effaçaient la honte du Mur de Berlin. Comme le disait Martin Luther King, « les nations d'Asie et d'Afrique, en passe d'obtenir leur indépendance politique, progressent à la vitesse d'un avion à réaction. Pendant ce temps, en Amérique, les avancées sont d'une lenteur sans nom : on en est encore à devoir se battre pour avoir le droit de commander un café »¹².

51

Fin des idéologies

Vers le milieu des années 1960, la concurrence entre les deux blocs entraîna les États-Unis dans une autre guerre civile, cette fois-ci en Indochine. Kennedy fit remarquer à de nombreuses reprises qu'il souhaitait retirer les conseillers militaires américains présents au Vietnam, mais des enjeux de politique intérieure le contraignirent à ne pas le faire : « Si j'abandonnais le Vietnam aux communistes, les Américains ne me ré-éliraient jamais »¹³.

¹⁰ Henry A. Kissinger, « Reflections on American Diplomacy, » *Foreign Affairs*, vol. 35, n° 1, octobre 1956, 37.

¹¹ *Ibid.*, 54.

¹² Max Paul Friedman, *Rethinking Anti-Americanism : The History of an Exceptional Concept in American Foreign Relations* (New York : Cambridge University Press, 2012), 109.

¹³ Oliver Stone and Peter Kuznick, *The Untold History of the United States* (New York : Gallery Books, 2012), 315.

Dans les années 1960, la guerre froide était devenue un phénomène qui s'auto alimentait au point où ses acteurs en étaient prisonniers. C'est en tout cas le diagnostic que fit le président Dwight Eisenhower lors de son célèbre discours d'adieu dans lequel il dénonça le complexe militaro-industriel. Les dépenses annuelles liées à la guerre froide étaient largement supérieures « aux bénéfices cumulés de toutes les entreprises américaines », arguait-t-il, et « cette combinaison d'un *establishment* militaire gigantesque et d'une imposante industrie de l'armement » était « sans précédent dans l'expérience américaine »¹⁴. Il s'agissait là d'un euphémisme. Dans la tradition anglo-saxonne, on regardait depuis toujours les grandes armées de métier avec méfiance. Mais le messianisme géopolitique de Truman vint changer la donne.

Kennedy, se rendant compte qu'il était bien peu de chose face à la logique d'une guerre froide qui s'auto perpétuait, chercha à en sortir. Quelques mois avant d'être assassiné, il clama : « Il n'y a pas de destinée humaine qui soit au-delà de l'homme. La raison et l'esprit ont souvent résolu ce qui semblait au premier abord insoluble, et nous y parviendrons à nouveau »¹⁵. La crise des missiles de 1962 ayant calmé ses ardeurs, Kennedy renoua le dialogue avec Moscou afin de tempérer le messianisme qui alimentait la guerre froide.

Ce dialogue fut interrompu par l'assassinat de Kennedy. En revanche, il alimenta nombre de théories du complot. C'est là un indicateur que le peuple se sentait pris au piège de la guerre froide, conflit qui semblait dépasser les choix de gouvernance opérés par les hommes. La paranoïa et l'impuissance qui caractérisaient les années 1950 cédèrent le pas à un nouveau scepticisme, qui remettait en cause toute version officielle des événements et toute forme d'autorité. « À l'inverse du biais possible que représentait la paranoïa des années 50 », qui se focalisait sur les avenir plausibles, la nouvelle focale reconstruisait les événements du passé pour surmonter « le *déni* de réalité »¹⁶. Dans l'inconscient collectif américain,

¹⁴ Dwight D. Eisenhower, « Presidential Farewell Address », <<http://www.americanrhetoric.com/speeches/dwightdeisenhowerfarewell.html>>, consulté le 29 novembre 2016.

¹⁵ John F. Kennedy, « American University Commencement Address », <<http://www.americanrhetoric.com/speeches/jfkamericanuniversityaddress.html>>, consulté le 29 novembre 2016.

¹⁶ Eva Horn, *The Secret War: Treason, Espionage, and Modern Fiction* (Evanston, Il. : Northwestern University Press, 2013), 304.

NOUVELLE GUERRE FROIDE OU SYMPTÔMES DE GUÉRISON?

toute tentative de gestion de la réalité devenait impossible dans un monde chaotique où régnaient l'absurde et l'ambiguïté. Dès lors, les intérêts des superpuissances et leurs politiques étaient à relativiser. Le messianisme et l'exceptionnalisme américains n'étaient plus au goût du jour. La révolution conceptuelle des années 1960 transforma un traumatisme national en autant d'objets fascinants, anxigènes et dignes d'analyse. Les nouveaux outils du déconstructivisme permettaient de remettre en question la notion de canon historique : tout récit était nécessairement fiction au service d'une idéologie. À la fin des années soixante, il semblait que le monde était acquis à la cause soviétique.

Mais sur la fin de l'ère Khrouchtchev, les utopies qui nourrissaient le patriotisme soviétique commencèrent elles aussi à s'épuiser. L'*intelligentsia* soviétique, dans sa sensibilité culturelle et ses attentes, s'occidentalisa. Les dirigeants soviétiques étaient prêts à se rallier au reste du monde tout en acceptant les conditions d'un tel ralliement. Tandis que le président Johnson voulait sauver le Vietnam tout en le détruisant, l'Union soviétique prêchait un message de libération, convaincue que les anciennes colonies, désormais émancipées, rejoindraient le camp socialiste.

Alors qu'une vague de violence déferlait sur Chicago en août 1968, les Soviétiques envahissaient le Tchécoslovaquie pour y imposer une « normalisation », suite au Printemps de Prague. Moscou agissait mue par sa propre crainte d'un « effet domino », ce qui lui valut une réaction américaine à peine critique. Après tout, les villages tchécoslovaques ne brûlaient pas sous un déluge de bombes, pas plus qu'on ne les arrosait de produits chimiques. Et pourtant, cette invasion allait mener les partis communistes d'Europe occidentale à prendre leur distance avec Moscou : le messianisme soviétique subissait lui aussi une dépréciation.

Détente

Après l'angoisse des années 1950 et le désordre des années 1960, Nixon et Kissinger furent à l'image des années 1970, où la notion d'*intérêt corporatiste* n'inspirait rien de bon. Ils contournèrent le Département d'État et pilotèrent directement la diplomatie américaine depuis la Maison-Blanche. La *realpolitik* de Nixon et Kissinger sous-tendait une politique étrangère pragmatique, dépourvue d'idéologie, qui allait réussir à dresser l'URSS contre la Chine (ce qui fut dans l'intérêt des États-Unis).

De l'autre côté du Rideau de fer, l'idéologie soviétique n'attirait plus guère et Brejnev engageait l'URSS sur la voie de la détente. Même si la propagande soviétique dénonçait les faiblesses américaines, celle-ci visait davantage à discréditer l'ennemi qu'à enthousiasmer les foules. Elle n'avait plus le zèle révolutionnaire ni le magnétisme international d'antan. Brejnev réorganisa sa politique étrangère vers davantage de reconnaissance internationale et de légitimité.

Après la démission de Nixon en août 1974, l'opinion publique américaine remit en question le bien-fondé d'une politique de détente. Les États-Unis, en quête de leur identité profonde, entrèrent dans une période d'incertitude. L'affaire du Watergate eut pour conséquence de rendre les Américains soupçonneux des activités secrètes menées par leur propre gouvernement, que la presse dénonçait allègrement, et sans ménagement. L'élection de mi-mandat en 1974 donna aux Démocrates le contrôle du Congrès, qui multiplia comités de surveillance et enquêtes. À lui seul, le « Comité Church » publia, entre 1975 et en 1976, 14 rapports sur les opérations menées par les services secrets américains. Obsédée par son passé, l'Amérique tenait du malade qui tente de se purger de maux passés, publiquement inavouables.

De plus en plus âgés, les dirigeants soviétiques se flattaient d'un nouvel engouement pour l'Union soviétique. Ils ne comprenaient pas que la détente était un phénomène qui provenait du tumulte social et culturel qui secouait l'Amérique et non une récompense après tant d'années de course aux armements et de diplomatie assertive. Cette erreur d'interprétation était bien compréhensible : les États-Unis étaient en pleine crise économique alors que l'Union soviétique était au sommet de sa puissance politique et stratégique et apparaissait stable (bien que bafouant régulièrement les droits de l'homme).

Afin de sortir l'Amérique de sa crise, le président Carter fit une première tentative : en 1977, il allait faire des droits de l'homme la pierre angulaire de sa politique étrangère. Le conseiller à la Sécurité nationale Brzezinski donna un nouveau cap à la politique étrangère américaine : diminuer l'emprise soviétique sur l'Europe de l'Est. Pour ce faire, il prôna l'utilisation d'une nouvelle arme politique : une alliance entre les hommes d'État américains et les dissidents soviétiques. Mais sous l'influence de Démocrates conservateurs et de Brzezinski, Carter commit une erreur : il ne sut pas faire la

NOUVELLE GUERRE FROIDE OU SYMPTÔMES DE GUÉRISON?

différence entre la politique des dirigeants vieillissants de Moscou et l'idéologie messianique, séduisante et tournée vers l'action qui datait de l'ère Khrouchtchev.

Paradoxalement, ce fut la montée inattendue de l'islamisme fondamentaliste qui permit aux États-Unis de reprendre la main sur le front idéologique. La révolution iranienne prit tout le monde par surprise. En effet, lors de la guerre froide, on pensait que la religion ne comptait plus parmi les éléments ayant un impact politique. Il est toutefois à noter qu'Alexandre Soljenitsyne avait publiquement prévenu les États-Unis que l'hypothèse d'une convergence vers un matérialisme sécularisé était « issue de l'incompréhension occidentale de l'essence d'autres mondes et qu'il était erroné de vouloir les mesurer à l'aune de critères occidentaux »¹⁷.

Ironiquement, un dissident en exil rappelait à l'Amérique qu'un messianisme géopolitique dépourvu de but religieux était privé de réelle puissance.

Le diagnostic provocateur de Soljenitsyne anticipait sur ce qui allait être à l'origine du rétablissement américain : la tradition conservatrice *born-again*. Au milieu de la crise spirituelle et économique de la fin des années 1970, les sondages relevèrent pour la première fois dans l'histoire américaine qu'une majorité d'adultes croyait que leurs enfants ne jouiraient pas d'un avenir aussi clément que le leur. En juillet 1979, Carter prononça son fameux discours sur le malaise américain. Pour lui, les Américains avaient un problème. Leur propension à « se faire plaisir et à consommer » atteignait un point où leur identité « n'était plus définie par ce qu'ils faisaient, mais par ce qu'ils possédaient »¹⁸.

La montée de l'islamisme fondamentaliste conduisit Moscou à considérer l'Afghanistan comme susceptible de donner des idées aux 40 millions de Soviétiques musulmans d'Asie centrale. L'invasion soviétique de l'Afghanistan mit fin à la politique de détente, mais la décision ne fut ni messianique, ni révolutionnaire. Les événements au Moyen-Orient furent une malédiction et pour Washington et

55

¹⁷ Alexander I. Solzhenitsyn, « A World Split Apart », *Solzhenitsyn at Harvard. The Address, Twelve Early Responses, and Six Later Reflections* (Washington, DC : Ethics and Public Policy Center, 1980), 5.

¹⁸ Jimmy Carter, « Crisis of Confidence » [allocution télévisée, 15 juillet 1979], < <http://www.pbs.org/wgbh/americanexperience/features/primary-resources/carter-crisis/> >, consulté le 10 décembre 2016.

pour Moscou, mais seuls les États-Unis parvinrent alors à tirer leur épingle du jeu.

Des messianismes concurrents

Convaincu de la possibilité d'une victoire, Reagan ressuscita le messianisme américain comme antidote psychologique à la dépression des années 1970. Pendant la campagne présidentielle de 1980, il proclama que « l'Amérique était depuis trop longtemps en veille ». Il était temps « de mieux exporter l'américanisme » dont « la destinée divine était de montrer à l'humanité tout entière qu'elle pouvait également jouir de la liberté »¹⁹. La victoire de Reagan lors de l'élection présidentielle fut due à sa promesse de rendre à l'Amérique sa grandeur en ressuscitant le messianisme exceptionnaliste. Se faisant l'écho de Luce et de Soljenitsyne, Reagan en appelait, en 1982, à « une croisade pour la liberté qui éveillera la foi et la force d'âme »²⁰ des États-Unis. Dans un discours à l'Association internationale des évangéliques à Orlando, en Floride, en 1983, il fit référence aux « impulsions agressives d'un empire du mal » et fit de Moscou « l'épicentre du mal », re-introduisant un moralisme et une rhétorique de la guerre froide que l'on n'avait plus guère entendus depuis les années 1950.

La réponse soviétique à l'internationalisme mené par les États-Unis cher à Reagan vint sous la forme de la « nouvelle pensée » non-exceptionnaliste et internationaliste de Gorbatchev. Gorbatchev voyait la *perestroïka* comme un pas vers un nouvel ordre mondial qui supplanterait le messianisme marxiste. Moscou aurait alors eu pour mission de créer un système de sécurité collective multipolaire. Il défendit sa vision devant l'Assemblée générale de l'Onu dans un discours anti-rideau de fer. « Que les relations parmi les États qui ne soient pas fondées sur l'idéologie », prônait-il, et que « tous les génies nationaux » puissent être comparés en vue d'y découvrir « les avantages de leur système social, leur mode de vie ou leurs valeurs »²¹. Cette

56

¹⁹ Ronald Reagan, « Veterans of foreign wars convention, Chicago, Illinois Peace: Restoring the Margin of Safety 18, août 1980 », < <https://reaganlibrary.archives.gov/archives/reference/8.18.80.html> >, consulté le 10 décembre 2016.

²⁰ Ronald Reagan, « Address to British Parliament » [8 juin 1982], < <http://www.historyplace.com/speeches/reagan-parliament.htm> >, consulté le 10 décembre 2016.

²¹ Mikhaïl Gorbatchev, *A Road to the Future. Complete text of the December 7, 1988 United Nations Address* (Santa Fe, NM: Ocean Tree Books, 1990), 19.

NOUVELLE GUERRE FROIDE OU SYMPTÔMES DE GUÉRISON?

déclaration était d'un contraste saisissant avec la déclaration de Reagan de 1982 dans laquelle il saluait « la marche de la liberté et de la démocratie », qui « relèguerait le marxisme-léninisme aux oubliettes de l'histoire »²².

Mais tandis que Gorbatchev se servait des Nations unies comme tribune pour discuter des problèmes du monde et alors qu'il rêvait « d'une maison européenne commune », le discours de la porte de Brandebourg de Reagan (1987) évoquait un monde mené par une alliance occidentale. Francis Fukuyama, dans son célèbre article de 1989, *La Fin de l'histoire ?*, fit valoir que la guerre froide avait fait entrer « l'humanité dans son ultime phase idéologique et que les démocraties libérales occidentales s'imposaient comme la forme la plus aboutie de tout gouvernement humain »²³. À l'instar de Don Quichotte, Gorbatchev se dirigeait vers une tragédie existentielle.

Démantèlement de l'URSS

Alors que commençait l'année 1989, Gorbatchev avait profondément bouleversé son propre pays, ainsi que l'ordre mondial. Le 21 mai 1989, l'éditorial du *New York Times* commençait ainsi : « Imaginez qu'un vaisseau spatial avec des extraterrestres à son bord s'approche de la Terre et envoie le message suivant : “Conduisez-moi à votre leader”. Qui serait-ce ? Mikhaïl Sergeïevitch Gorbatchev, sans l'ombre d'un doute »²⁴. À la fin de cette année-là, son refus d'avoir recours à la force avait conduit à une dissolution pacifique du bloc soviétique.

Sûr de lui et aveuglé par son optimisme sans borne, Gorbatchev était persuadé que les forces de l'histoire étaient raisonnables. Pas un instant il n'exigea des garanties écrites pour la démilitarisation de l'Allemagne réunifiée ou pour empêcher l'extension de l'Otan. Il ne prit jamais d'engagement de quelque manière que ce soit pour créer un nouveau collectif de défense. Emporté par son propre message messianique qui visait à délivrer le monde de la bipolarité existante,

57

²² Ronald Reagan, « Address to British Parliament » [8 juin 1982], < <http://www.historyplace.com/speeches/reagan-parliament.htm> >, consulté le 10 décembre 2016.

²³ Francis Fukuyama, « The End of History? », Summer 1989, *The National Interest*, < <http://www.wesjones.com/eoh.htm> >, consulté le 11 décembre 2016.

²⁴ Éditorial, « Take Me to Your Leader, » *New York Times*, 21 mai 1989, E26.

il ne vit pas que le monde pouvait tout autant être unipolaire que multipolaire.

Pendant ce temps-là, la *glasnost* commença à saper les fondements de la *perestroïka* : alors même que les citoyens soviétiques pouvaient librement s'informer sur le mode de vie occidental, ils se rendaient compte qu'ils n'y auraient jamais accès. Alors que Gorbatchev tentait de préserver le communisme, l'opinion publique voulait ce qu'une économie centralisée ne serait jamais en mesure d'offrir. En 1990, la démocratie sans réformes économiques conséquentes menait l'URSS droit dans le mur.

Pourtant, Gorbatchev persista dans son internationalisme et soutint les États-Unis pendant la guerre du Golfe de 1990-1991, tandis que les forces du triomphalisme se mobilisaient déjà à Washington. Le très influent et conservateur George F. Will, éditorialiste, se moqua d'une « coalition en trompe-l'œil, avec des alliés embauchés en tant que figurants ». Il trouva que le fait que Bush père éprouve le besoin de mettre sur pied une telle coalition était en soi un signe de « faiblesse » et « une dilution de la souveraineté américaine »²⁵.

Alors que la guerre touchait à sa fin, Gorbatchev négocia un nouveau traité qui abandonnerait le terme « socialiste ». Il décentralisa la plupart des fonctions ministérielles aux gouvernements républicains, fit valoir la suprématie des lois de la République, demanda la dissolution du Soviet suprême de l'Union soviétique. Les membres du nouveau pacte n'opéreraient plus sous la contrainte. Le messianisme pluraliste que Gorbatchev prônait à l'international était à présent censé sauver l'Union soviétique. Mais le putsch d'août 1991 qui visait à maintenir la vieille garde précipita plutôt son trépas.

L'Union soviétique ne s'effondra pas. Elle fut démantelée par ses élites républicaines. Le pays qui disparut en 1991 n'était plus ce qu'il avait été sous Lénine, Staline, ou même Brejnev. C'était devenu une société ouverte dont le démantèlement devint une défaite, non pas pour le marxisme-léninisme, mais pour la *perestroïka*. C'était devenu une plate-forme multipolaire pour les relations internationales. Après 70 ans de symbiose, une des deux visions messianiques du monde s'évaporait, laissant à l'autre l'espace d'une niche.

²⁵ George F. Will, « The Emptiness of Desert Storm, » *The Washington Post*, 12 janvier 1992, C7.

Le moment unipolaire

De tous les mythes, le plus tenace fut celui de la défaite d'un bloc qui mettrait les deux superpuissances dans l'incapacité à comprendre le chaos généré par un empire en voie de décomposition, et encore moins à le gérer. Un des commentaires les plus éclairants sur la fin de la guerre froide vint du génie du roman d'espionnage, John Le Carré : « Je me suis souvenu de l'aphorisme de Smiley où les bons perdent la guerre froide et les méchants la gagnent. [...] J'ai pensé lui dire que maintenant que nous avons vaincu le communisme, nous allions devoir vaincre le capitalisme »²⁶.

Lors de la campagne présidentielle de 1992, George Bush père fit du Parti républicain le vainqueur de l'histoire : « Par la grâce de Dieu, l'Amérique a gagné la guerre froide »²⁷. Mais cela n'aida guère sa campagne. Clinton fut élu et se montra tour à tour d'une aimable négligence envers la Russie, puis d'un grand dédain, ce qui fut assez blessant. Reagan, lui, s'était opposé au communisme avec une intensité évangélique, mais ne s'était jamais montré condescendant.

Les résultats furent prévisibles. L'exceptionnalisme s'avéra être le principe régissant toute la politique étrangère américaine. Toute opposition et toute critique furent rejetées comme étant anti-américaines et situées « du mauvais côté de l'histoire ». L'Otan fut élargie à l'Europe de l'Est sans tenir compte des problèmes que cela pourrait soulever pour la défense russe. Après les attaques terroristes du 11 septembre, l'administration Bush expliquait que les auteurs de ces attentats détestaient les institutions américaines, car elles incarnaient la grandeur de la démocratie. La victimisation des États-Unis monopolisa toute l'attention : les problèmes mondiaux furent perçus de manière narcissique, les perspectives étrangères effacées. Les néoconservateurs, ainsi qu'une partie de la gauche américaine, réclamaient un empire américain. Ceci mena à des guerres sans fin en Afghanistan et en Irak. Il y eut également des tentatives de changement de régime désastreuses en Libye, en Syrie et en Ukraine. Essayant échec sur échec sur plus d'une décennie, l'Amérique ne

59

²⁶ John Le Carré, *The Secret Pilgrim* (New York : Ballantine Books, 1990), 374.

²⁷ George H. W. Bush, « State of the Union : Transcript of President Bush's Address on the State of the Union » [29 janvier 1992, < <http://www.nytimes.com/1992/01/29/us/state-union-transcript-president-bush-s-address-state-union.html?pagewanted=all> >, consulté le 11 décembre 2016.

semblait plus être une « nation indispensable » et se mit à panser ses plaies (auto-infligées pour la plupart). Cette politique étrangère des États-Unis fut systématiquement et amplement critiquée par Moscou, l'adversaire vaincu.

Une nouvelle guerre froide ?

Ce n'est pas à une nouvelle guerre froide que nous assistons, mais au passage du « moment unipolaire » à un système multipolaire de relations internationales. C'est une tragédie pour les pays situés sur la ligne de faille de ce changement tectonique géopolitique, à savoir la Syrie et l'Ukraine.

60 En 2007, le président russe Vladimir Poutine disait du modèle unipolaire qu'il était « dans le monde actuel, non seulement inacceptable, mais aussi impraticable »²⁸. Nombreux étaient ceux qui partageaient son avis. À l'origine de ce changement, il n'y a pas tant le déclin de l'Occident que l'émergence d'autres pays²⁹. La Russie n'a ni la force de défier directement la Chine ou les États-Unis directement ni intérêt à le faire. Mais elle est suffisamment significative pour influencer sur l'équilibre mondial, en pesant de tout son poids alternativement sur la Chine ou avec les États-Unis. Depuis 2014, Moscou s'est plutôt tournée vers la Chine, mais avec l'élection de Donald Trump, il se pourrait qu'elle commence à regarder du côté de Washington.

Dans ce nouveau mouvement mondial, tourné vers plus de régionalisme et un système pluraliste de relations internationales, Poutine est une figure importante. Il donne à Moscou, augmentée d'une communauté importante de nations non occidentales, l'envergure de faire ce qu'elle ne pourrait jamais parvenir à faire seule : ralentir, bloquer et même renverser les politiques américaines. Les pays en développement, qui constituent une coalition d'intérêts mouvante, défient l'essence de l'identité américaine telle qu'on l'a connue au xx^e siècle, ce qui a des implications manifestes pour les États-Unis. « Encourager les gens à se voir comme exceptionnels,

²⁸ « Speech and the Following Discussion at the Munich Conference on Security Policy » [10 février 2007], < <http://en.kremlin.ru/events/president/transcripts/24034> >, consulté le 11 décembre 2016.

²⁹ Fareed Zakaria, « The Rise of the Rest », 12 mai 2008, < <https://fareedzakaria.com/2008/05/12/the-rise-of-the-rest/> >, consulté le 11 décembre 2016.

NOUVELLE GUERRE FROIDE OU SYMPTÔMES DE GUÉRISON?

c'est extrêmement dangereux, quelle que soit la raison »³⁰, a déclaré Poutine.

Le fait qu'aux États-Unis, la presse ainsi que de nombreux hommes politiques parlent d'une « nouvelle guerre froide » s'explique assez bien. Après tout, il y a un ancien adversaire, jadis vaincu, qui ré-émerge et se pose en chef de file d'une résistance à l'impérialisme américain. Mais c'est une illusion d'optique, qui apparaît comme réconfortante, car elle nous ramène à une époque où les choses semblaient plus simples. Deux blocs s'affrontèrent et la victoire fut américaine. Mais aujourd'hui, les menaces viennent de partout et plus uniquement de Moscou et de ses satellites comme lors de la guerre froide. Une projection d'un passé soviétique sur le Moscou d'aujourd'hui ne résoudra pas les problèmes que l'Amérique entretient avec le reste du monde. Comme l'a si bien dit Henry Kissinger : « si Washington diabolise Vladimir Poutine, c'est pour mieux masquer l'absence d'une véritable politique étrangère »³¹.

L'élection d'Hillary Clinton aurait débouché sur un monde où l'Amérique se serait débattue avec frénésie pour ne pas que le soleil se couche sur son exceptionnalisme, ce qui aurait engendré de nouveaux conflits. Mais avec l'élection de Donald Trump, le peuple américain semble avoir opté pour un conservatisme sans impérialisme. Bienvenue dans un monde postexceptionnaliste, postoccidental et postcertitudes.

*Traduction de l'américain :
Raphaël Ricaud et Sophie Martin*

³⁰ Vladimir V. Putin, « A Plea for Caution from Russia, » *The New York Times*, 11 septembre 2013, < <http://www.nytimes.com/2013/09/12/opinion/putin-plea-for-caution-from-russia-on-syria.html> >, consulté le 11 décembre 2013.

³¹ Henry A. Kissinger, « Henry Kissinger: To settle the Ukraine crisis, start at the end », *Washington Post*, 5 mars 2014, < https://www.washingtonpost.com/opinions/henry-kissinger-to-settle-the-ukraine-crisis-start-at-the-end/2014/03/05/46dad868-a496-11e3-8466-d34c451760b9_story.html?utm_term=.4ce07d653db1 >, consulté le 11 décembre 2016.

Résumé:

Ce n'est pas une nouvelle guerre froide à laquelle nous assistons, mais plutôt la phase finale de celle-ci. La caractéristique principale du vingtième siècle fut une opposition idéologique entre les messianismes américain et soviétique. L'Amérique pensait avoir gagné la Guerre froide en 1991 avec le démantèlement de l'URSS, mais ce fut là une erreur d'interprétation, qui mena au « moment unipolaire » et qui endommagea de manière irréversible le nouvel ordre mondial mené par l'Occident. Les relations internationales évoluent au sein d'un système multipolaire: suite à un mouvement de plaques, le monde contemporain n'est plus dominé par l'Occident. La Russie s'est placée comme chef de file de ce mouvement contestataire, et détient l'avantage de ne pas avoir à choisir entre les différents acteurs émergents.